



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Débat

Au cœur de l'affect, le « récit non verbal »

At the heart of the affect, "the non-verbal narrative"



C. Infurchia

Institut de psychologie, CRPPC, université Lyon 2, 5, avenue P.-Mendès-France, CP 11, 69676 Bron cedex, France

INFO ARTICLE

Historique de l'article :
Disponible sur Internet le 26 janvier 2017

Mots clés :
Processus émotionnel
Inconscient clivé
Inconscient refoulé
Conscience

Keywords:
Emotional process
Unconscious split
Unconscious repressed
Consciousness

RÉSUMÉ

La thématique « Émotions ou affects » est présentée sous la forme d'une interrogation importante à plusieurs niveaux, à la fois en tant qu'elle cherche à établir une distinction entre les deux concepts, et en tant qu'il y aurait, au travers de cette distinction, à prendre la mesure d'éventuelles implications dans le champ du soin psychique (dispositif et modalités de la relation psychothérapeutique). Une articulation entre neurosciences et psychanalyse permet de clarifier ces deux termes.

© 2016 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

ABSTRACT

The theme "Emotions or affects" is presented as an important question on many levels, both as it seeks to make a distinction between the two concepts, and as there would be, through this distinction, to take the measure of the possible implications in the field of psychic care (device and methods of the psychotherapeutic relationship). A link between neuroscience and psychoanalysis helps clarify these two terms.

© 2016 Association In Analysis. Published by Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

La souffrance humaine comporte diverses expressions selon l'histoire singulière des sujets, mais aussi au sein d'une même problématique subjective. Pour quelques exemples, cette diversité peut se manifester au travers d'hallucinations, de somatoses, de réactions passionnelles, de sentiments clairement identifiés et énoncés, ainsi qu'elle est notable dans le type de modalités d'investissement relationnel. On peut certes parler d'émotion et/ou d'affect pour qualifier cette souffrance. Cependant, un travail sur les articulations possibles entre deux épistémologies aussi différentes, telles que le sont la psychanalyse et les neurosciences, permet une explicitation sur chacun de ces termes et conduit à considérer émotion et affect dans une continuité processuelle débouchant sur la production de plus en plus affinée des processus de représentation mais aussi à les envisager comme des phénomènes différenciés, une différenciation perceptible, notamment lors des manifestations psychopathologiques. Ce travail contribue également, au plan clinique, à poursuivre une réflexion sur le cadre d'accueil dévolu aux patients ainsi que sur les manifestations transféro-contre-transférentielles. Schématique-

ment, l'accueil d'un sujet psychotique aux comportements peu adaptés requiert une contenance de ses éventuels débordements pulsionnels/émotionnels au travers d'un « être ensemble » dans une humanité partagée, dans un dispositif en « face à face », ou encore un « faire ensemble » au travers de médiations d'expression. Spécifiquement, avec des médiations comme par exemple, dessin-peinture, photolangage[©], est proposé un cadre qui permet aux patients de faire appel à des images internes, nous verrons dans le déploiement de cet article que cette capacité à produire des images est essentielle pour les processus de représentation, son absence produit, révèle la psychopathologie. Avec ce type de cadre, nous sommes loin de la cure analytique, dispositif divan/fauteuil, proposée aux personnes dont l'appareil psychique est à même de mettre en œuvre des processus de symbolisation par le biais de pensées, de souvenirs, pour dénouer, décondenser les éléments générant de la souffrance émotionnelle afin de l'énoncer en termes d'affects.

Le contenu de mon article propose une mise en relief des phénomènes émotionnels au travers d'un maillage théorique neurosciences/psychanalyse et psychopathologique clinique. Nous verrons qu'un aspect processuel est au cœur de ces phénomènes, une stase dans le processus s'avère délétère pour la formation des

Adresse e-mail : claudia.infurchia@orange.fr

<http://dx.doi.org/10.1016/j.inan.2016.12.002>

2542-3606/© 2016 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

affects. La théorie choisie pour les neurosciences est celle d'A. Damasio ponctuée par l'apport d'autres neurobiologistes. Les psychanalystes anglo-saxons sont présents pour l'intérêt porté à l'émotion dans les états précoces et les troubles psychotiques. A. Green dans son travail sur l'affect conduit à revisiter les textes freudiens. Freud, selon A. Damasio, fait partie avec C. Darwin et W. James, des scientifiques qui vers la fin du XIX^e siècle, ont accordé une place privilégiée aux différents aspects de l'émotion. Concernant Freud, A. Damasio écrit qu'« il avait entrevu le potentiel pathologique des émotions perturbées et annoncé leur importance en des termes non déguisés » (1999, p. 55).

Psychanalyse

L'œuvre freudienne montre le tracé de deux voies quant à une différenciation possible entre « émotion » et « affect ». Deux termes qui, à des fins de clarification et dans le cadre de l'écriture condensée d'un article, se doivent d'être renommés selon le lexique freudien, pour l'un, « état émotif » et l'autre, « représentation ».

La voie de l'émotion, l'« état émotif »

Freud désigne par l'expression « état émotif », l'angoisse liée aux phobies et aux obsessions. Autre élément commun à ces problématiques, la mise en place d'actes, dans les phobies, pour l'évitement des situations redoutées, et dans les obsessions, comme défense érigée par le moi « contre l'idée inconciliable », c'est-à-dire la représentation interdite (Freud, 1895, p. 43). Les éprouvés émotionnels sont cependant distincts (Freud, 1895, p. 40) : la peur dans les phobies, le doute, le remords, la colère dans les obsessions. Plus de 20 ans plus tard en ré-abordant phobies et obsessions au sujet de l'angoisse, Freud explicite qu'elle est une « sensation » mais « plus exactement (un) état affectif » (1916, p. 370). L'« état émotif » est donc renommé « état affectif », il peut être conçu comme un complexe comprenant des sensations, de l'angoisse, de la motricité (une série d'actes) et des émotions qualifiées (peur, colère, etc.). Les actes intervenant comme un moyen pour « se soustraire à l'angoisse », « pour empêcher le développement de l'angoisse » (1916, p. 381). L'angoisse, selon Freud, est produite par la « libido » lorsque son « cours normal est entravé », dès lors « les processus auxquels on assiste sont tous et uniquement de nature somatique » (1916, p. 380) ; « déviation (de la libido) et angoisse peuvent (...) résulter du refus d'intervention de facteurs psychiques » (1916, p. 381), « refus » des représentations psychiques en lien avec un désir interdit. Freud écrit : « ... la partie de beaucoup la plus importante du processus du refoulement » provient de l'angoisse, un phénomène somatique (1916, p. 387) et son « développement » « se rattache étroitement avec le système de l'inconscient » même s'il est difficile pour Freud d'« affirmer l'existence d'états affectifs inconscients de la même manière (que celle) de représentations inconscientes » (ibid). Freud écrit « Un état affectif comprend d'abord certaines innervations ou décharges, et ensuite certaines sensations. Celles-ci sont de deux sortes : perceptions des actions motrices accomplies et sensations directes de plaisir et de déplaisir qui impriment à l'état affectif ce qu'on appelle le ton fondamental » (1916, p. 373) ; l'« état affectif est un processus de décharge et doit être jugé tout autrement qu'une représentation » (1916, p. 387). On peut se demander pourquoi Freud est passé de l'expression « état émotif » à « état affectif » ? Peut-être, nous incombe-t-il de discerner dans ce changement la nature somato-psychique de l'émotion et l'idée d'un processus qui va du corps de l'émotion à l'affect.

La voie vers l'affect, un travail de transformation de l'état émotif (état affectif) en représentation

Freud écrit « Dans certains états affectifs, on croit pouvoir remonter au-delà de ces éléments (c'est-à-dire perceptions et sensations) et reconnaître que le noyau autour duquel se cristallise tout l'ensemble est constitué par la répétition d'un certain événement important et significatif, vécu par le sujet » (1916, p. 373). Sensations et perceptions viendraient en lieu et place de la représentation de l'événement, soit parce qu'elle ne s'est pas formée ou parce qu'elle est interdite d'accès à la conscience. Les « sensations » sont alors des « rudiments » d'affects, mais encore l'affect peut se présenter sous la forme d'angoisse, (1916, p. 83) ou bien encore, peut-il se présenter sous la forme d'« états émotifs » (Freud, 1895, p. 40).

Cette idée de « rudiments » d'affects indique, d'une part, que l'affect peut se présenter sur un mode partialisé et, d'autre part, que l'affect complet est conçu comme étant l'aboutissement d'un processus, Freud, en effet, parle du « développement de l'affect » (Freud, 1915, pp. 83–85). Dans cette lignée (Freud, 1915, pp. 84–86), R. Roussillon parle d'une « composition » suffisante de l'affect (2007, p. 354) pour son utilisation dans les processus conscients de symbolisation et de remémoration par le souvenir. Arrivé au stade d'un « développement » achevé, l'affect est, selon A. Green, « représentation de l'affect » (1995, pp. 91–107), dans son article concernant la « discrimination et l'indiscrimination affect-représentation », l'auteur précise que l'affect « a » valeur de représentation, « est » représentation. Dans cette perspective, l'auteur conçoit que l'énergie pulsionnelle à l'œuvre dans les expériences des personnes « cas-limites » est insuffisamment liée par la valeur de l'affect en tant que représentation, dès lors, les affects apparaissent sous forme d'émotions exacerbées (1999, p. 225, p. 259). La part pulsionnelle est d'une telle intensité qu'elle ne permet pas la conduction des émotions vers un affect à valeur de représentation. « Les affects ne sont plus verbalisables (...) parce qu'ils deviennent inidentifiables ». Il se produit « une confusion d'affects qui ne renvoient plus à des représentations mais à de l'irreprésentable » (Green, 1999, p. 241). Pour davantage de clarté, il semble que dans cette citation, l'emploi du terme émotion serait plus adapté ou alors selon le point de vue freudien, il conviendrait d'utiliser l'expression « état affectif ».

Il est difficile d'établir une lecture limpide d'une distinction à établir entre émotion et affect lorsque, comme l'écrit B. Golse, dans le champ de la psychanalyse, au terme « émotion », « on lui préfère celui d'affect » (2002, p. 24) ; à retenir, selon lui, « la proximité relative des concepts d'affect et d'émotion à ceci près que le terme d'affect renvoie sans doute davantage à la théorie des pulsions, tandis que celui d'émotion renvoie peut-être davantage à la théorie des relations d'objet » (Golse, 2002, p. 26). Si l'affect est lié à la théorie des pulsions c'est en tant qu'il est l'un des représentants de la pulsion ; quant à l'émotion, liée à la théorie des relations d'objet, B. Golse en rappelle la place essentielle dans les conceptualisations des auteurs anglo-saxons. Pour W.R. Bion, par exemple, « les liens entre les objets internes sont des liens émotionnels, de la même façon que les liens entre les sujets et ses objets externes sont de nature émotionnelle » (Golse, 2002, p. 25). Dès lors, nous voyons bien que l'affect est promu au rang d'élément de l'ordre de la représentation pendant que l'émotion qualifie la nature des liens vécus entre sujet et objet et l'intériorisation de ces liens.

Les « liens » L (amour) et H (haine), écrit B. Golse, sont instables et susceptibles de clivage alors que la stabilité est liée au lien K (connaissance). Cependant, il nous faut comprendre que si le lien K est empreint de stabilité c'est parce-que « l'émotion liée à l'incertitude et à la tension (...) devant l'inconnu en attente d'un sens » a pu être supportée et donc intégrée. L'intégration est relative chez le sujet à la subjectivation de ses pulsions, si elle ne se

produit pas, l'amour et la haine comportent un potentiel traumatique, désorganisateur de l'être. Le lien K représente donc, un processus, une « expérience émotionnelle », une « activité de connaissance » (1962, p. 67) qui, si elle n'est pas fuie, conduit le sujet précoce à « en abstraire un énoncé qui saura représenter adéquatement cette expérience. Cette abstraction engendre un sentiment de confiance quand elle réussit à représenter d'autres expériences encore inconnues au moment où l'abstraction a été produite ». (Les expériences à venir relatives à des contextes ressemblants aux précédentes comportent désormais un sens généralisable pour le sujet d'où la stabilité du lien K). « Ce sentiment de confiance est semblable à celui qui est créé lorsqu'une conviction paraît être confirmée par le sens commun » (1962, p. 67). L'« activité de connaissance » débouche sur une transformation des éléments bruts de l'« expérience émotionnelle » en éléments symboliques, par la mise en lien de l'« éprouvé émotionnel » (dans le contact de la « chose en soi ») avec le « mot » qui la désigne.

Les mots n'acquièrent leur qualité de sens et d'utilisation généralisable et abstraite que dans la mesure où ils sont lestés du vécu subjectif d'une expérience émotionnelle métabolisée, intégrée. Ainsi, écrit W. R. Bion, pour les sujets psychotiques, le mot peut n'être qu'une chose si dans leur relation aux objets, ils n'ont pas pu déployer une « activité de connaissance », c'est-à-dire, « apprendre à connaître quelque chose » (1962, p. 85). C'est, à mon sens, ce défaut d'« activité de connaissance » qui confine les liens L et H au clivage, et c'est par l'œuvre aboutie de cette « activité » que le lien K prend valeur de stabilité venant s'intriquer aux deux autres.

Neurobiologie

Les théories d'A. Damasio apporte un éclairage sur cette notion bionienne du lien K. L'auteur nomme « récit non verbal » l'élément issu de l'« activité de connaissance » à laquelle est soumis l'organisme dans sa rencontre émotionnelle avec l'objet. À l'état précoce, les mots entendus ne sont pas d'emblée signifiants, ils ne le deviennent qu'avec la maturation progressive du fonctionnement cérébral (myélinisation des neurones) et des régions du cerveau impliquées dans la compréhension du langage (aire de Broca, aire de Wernicke, lobule pariétal inférieur). A. Damasio souligne l'idée qu'avant la signification des mots, préexiste la constitution d'un « récit non verbal », un composé d'« images mentales » ou de « concepts » (1999, pp. 240–245), autrement dit, des représentations symboliques, les premières de ces représentations étant les représentations de choses. (La notion de « récit non verbal » est développée « infra »).

A. Damasio envisage l'existence d'une trajectoire, un « processus émotionnel » jalonné de trois phases : « l'émotion », le « sentir » (de l'émotion), la « conscience » (Damasio, 1999, p. 361). Ces phénomènes ont pour l'auteur « ceci de remarquable » : « ils sont en étroit rapport avec le corps » (Damasio, 1999, p. 361). Il suppose « que l'expression (l'émotion) précède le sentir : il n'y aurait pas d'instance centrale du sentir avant le déclenchement d'une émotion. Je suggère également que le fait d'éprouver un sentiment ne coïncide pas avec le fait de savoir qu'on l'éprouve » (Damasio, 1999, p. 361). Par ces propos, est signifié que, l'« expression (l'émotion) » (ici, l'émotion en tant que « réponse chimique et neuronale » (Damasio, 1999, p. 71) précède le fait de « sentir » l'émotion. L'énoncé se complexifie dès lors qu'il nous faut comprendre que l'émotion, pourtant ressentie (le « sentiment d'émotion ») peut ne pas être connue (non manifeste dans le « savoir ») de celui qui l'éprouve à la différence du « sentiment de sentiment ».

Le processus émotionnel : 1) l'émotion (produit neurochimique), passe par 2) le « sentiment d'émotion » jusqu'au 3) le « sentiment de sentiment », c'est-à-dire la conscience avec sa capacité à produire des représentations mentales dotées de sens

L'émotion neurochimique, un « état d'émotion » non conscient

Le « sentiment d'existence » du sujet, autrement dit, son narcissisme, réside dans le devenir de l'émotion neurochimique produite par l'homéostasie de l'organisme dans sa liaison avec l'environnement. Au début est donc le corps, l'organisme est éprouvé par un « état d'émotion (...) déclenché et exécuté de façon non consciente » (Damasio, 1999, p. 53). Cet « état d'émotion » est caractérisé par des réponses comportementales et viscérales (végétatives et hormonales) (LeDoux, 2005, p. 292). Ces réponses retournent au cerveau sous forme de signaux qui « peuvent ainsi être filtrés ou bien au contraire laissés passer, une partie d'entre eux peuvent se voir inhibés ou mis en valeur, et le plaisir ou déplaisir qu'ils suscitent altérés » (Damasio, 1999, p. 358). À entendre qu'il y a d'emblée, au niveau du fonctionnement neurophysiologique le plus profond une valeur qualitative attribuée aux éprouvés du corps ; la formulation est complexe, il est question d'une possible « altération » du « plaisir » comme du « déplaisir », comme si ces valeurs pouvaient perdre de leur intensité. De manière schématique, les contenus des « configurations neuronales » dites de « premier ordre » qui se forment à partir de l'« état d'émotion » se rapportent aux réflexes, pulsions, douleur, plaisir, c'est-à-dire des « constituants » de l'émotion¹. Des images sensorielles partielles se forment, elles se cantonnent à être « des images de la vue, ou du bruit, ou du toucher » sans aucun « savoir » sur le fait même qu'un organisme les a engendrées (Damasio, 1999, p. 42). Les expériences émotionnelles à ce stade sont caractérisées par l'absence de causalité perçue par l'organisme ; dans cette situation, l'objet est comme dissout dans le fonctionnement de l'organisme qu'A. Damasio nomme « proto-Soi » ; l'organisme et l'objet sont confondus dans la perception, aussi peut-on envisager le « proto-Soi » comme « étant » tour à tour ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il touche. La constitution des images mentales provient du traitement sensori-moteur, leur lieu de fabrication se situe dans les cortex sensoriels : « notre identité réside pour ainsi dire dans les cortex sensoriels » (Damasio, 1999, p. 288) lesquels sont en lien avec les systèmes émotionnels. Le concept de « proto-Soi » d'A. Damasio est envisagé dans ses aspects changeants, il cartographie « instant après instant (...) l'état de la structure physique de l'organisme dans ses nombreuses dimensions. (...) Le langage ne fait pas partie de la structure du proto-Soi. Le proto-Soi n'a pas de pouvoirs perceptifs et ne détient aucune connaissance (Damasio, 1999, p. 201), c'est-à-dire qu'il est dépourvu de conscience.

Une possible correspondance avec la psychanalyse : Despinoy et Pinol-Douriez (2002) soulignent l'idée selon laquelle l'activité de représentation naissante se produit au sein de « l'indistinction entre la mère-environnement et l'enfant » et trouve sa source dans des images primitives sensorielles nommées « pictogrammes » par P. Castoriadis-Aulagnier. Le « pictogramme » « mettrait en forme » le « schéma relationnel » de ce qu'elle appelle « coalescence : organe sensible-phénomène perçu » comme « entité unique et indissociable » (2002, p. 12) ; il est la trace de l'investissement perceptivo-sensori-moteur de l'objet, dans une conjonction de la pulsion et de l'objet de la pulsion, au moment de la rencontre inaugurale entre sujet et objet.

¹ Douleur, plaisir, réflexes, pulsions sont des déclencheurs ou des constituants de l'émotion et non pas des émotions en soi (Damasio, 1999, p. 96, p. 100, p. 430).

Le « sentiment d'émotion » non conscient

À ce stade, le « proto-Soi » « ressent » ses émotions mais le « sentiment d'émotion » relève toujours du registre du « non conscient », les images formées sont clivées. Par « sentiment », A. Damasio désigne « l'expérience mentale et privée d'une émotion » (1999, p. 60) et précise qu'il s'agit de l'« ensemble des configurations neuronales qui sous-tendent un sentiment ». Cet ensemble « provient de deux types de modifications biologiques, celles qui ont trait à l'état du corps et celles qui ont trait à la situation cognitive. » (Damasio, 1999, p. 357). Les modifications relatives à la situation cognitive peuvent être entendues au travers du concept des « marqueurs somatiques » (Damasio, 1994). Dès lors que s'est opéré le retour au cerveau des signaux corporels relatifs aux modifications biologiques, ceux-ci représentés au plan mental s'inscrivent en traces mnésiques et se constituent en « mécanismes de simulation » des états du corps réels lorsque s'est jouée la réponse émotionnelle. Dans le déroulement du développement, ces mécanismes d'évaluation émotionnelle et cognitive à valence positive ou négative peuvent ou non intégrer le champ de la conscience. Ainsi, explique l'auteur, si le cerveau peut prendre une décision en quelques secondes ou minutes, c'est grâce aux « marqueurs somatiques », la prise de décision étant accélérée par le fait d'un court-circuit du corps (Damasio, 1994, pp. 224–225).

Discussion autour de la psychopathologie. De l'existence de représentations mais clivées.

La pratique psychothérapeutique amène à rencontrer des patients, par ailleurs adaptés dans leur rapport à la réalité, soudainement pris par une émotion pouvant s'exprimer par des pleurs dont ils ne parviennent pas à déterminer la cause, étant eux-mêmes saisis par cette énigme d'une absence de représentation relative à l'irruption de cette émotion. Ils ne peuvent que dire qu'ils ne se sentent pas bien. La levée de cette énigme pourrait bien nous être fournie par des éléments en provenance de la neurobiologie, à savoir que les images liées au « sentiment d'émotion » sont relatives à « la cartographie des conséquences de la liaison avec l'objet (et) s'effectue dans des cartes neuronales de premier ordre représentant le proto-Soi et l'objet » (1999, p. 222). « L'objet est (donc) également cartographié au sein de l'esprit, dans les structures sensorielles et motrices activées par l'interaction de l'organisme avec l'objet » (1999, p. 220). Dans le constat clinique précédent, l'hypothèse serait que le sujet est saisi par un « sentiment d'émotion » intense formé à l'âge archaïque de la psyché dans sa relation à l'environnement, des images se sont formées mais sont de l'ordre du clivé. Ces images sont réactivées par l'actuel relationnel pour lequel le sujet peine à lui attribuer une telle intensité émotionnelle. Au milieu de pleurs, un patient considérant son contexte de vie actuel, peut dire par exemple : « je pleure, je ne sais pas pourquoi, pourtant ça va ... ». J'ai proposé d'établir une correspondance entre le « non conscient » d'A. Damasio et l'inconscient clivé (Infurchia, 2014, p. 15) lequel est à distinguer de l'inconscient refoulé dont les représentations sont mobilisables par le travail du préconscient, ce qui n'est pas le cas dans la situation évoquée précédemment.

De la non-formation de représentations, autre configuration clinique : Nous avons vu que le début du processus émotionnel est nommé « état d'émotion » par A. Damasio, une stase à cette étape du processus nous amène à penser aux troubles psychotiques. L'auteur précise, sans plus d'explications que toutes les « configurations neuronales de premier ordre » ne deviennent pas des images mentales (1999, pp. 220–221 et p. 293), ne deviennent pas des sentiments d'émotion. De cette situation pourrait émerger une hypothèse : la non-formation d'images (un irréprésenté) relatives aux « conséquences » de la liaison sujet/environnement renvoie le sujet à un « état d'émotion ». Elle le renvoie à ce hors-temps de

l'être fragmenté en différents états sensoriels. D. W. Winnicott a postulé que les défenses psychotiques se mettent en place pour lutter contre des « angoisses disséquantes » (fragmentation de l'être) lorsque « l'environnement facilitateur » s'est montré « déficient » (1989, p. 209). La psychose est dès lors considérée comme une organisation défensive centrée sur le sentiment de toute-puissance. Elle procède d'une lutte contre la régression, la dissolution, la néantisation du soi naissant. Les défenses psychotiques ont pour objet d'empêcher le retour à l'état de « non-intégration » initial et normal, ce temps où le soi est comme fragmenté en différents états sensoriels et où les conditions à l'intégration en une seule entité (rassemblement des états sensoriels) relèvent d'une dépendance absolue à l'environnement (Winnicott, 1952, pp. 98–108). Il s'agit de mécanismes liés à la survie de l'être en l'absence d'« environnement » qui aurait pu « faciliter » le processus d'intégration de l'éprouvé émotionnel ouvrant sur sa transformation en « sentiment d'émotion ». Sans cette intégration, l'émotion demeure partialisée en ses divers composés sensoriels occasionnant le morcellement de l'être (« état d'émotion »). Dans la psychose, le sujet se maintient rassemblé au coût d'une grande énergie, veillant à ce que l'objet causateur d'éprouvés sensoriels/émotionnels inintégrables ne puisse fragiliser les coutures de son patchwork interne. Si les émotions servent à la survie comme à l'adaptation, dans le cas de la psychose, le processus émotionnel est comme figé, la survie consiste à se protéger de l'effet de certaines sensations plus que d'avoir à se protéger des émotions proprement dites. Les déficiences de l'environnement invoquées par D. W. Winnicott, on l'entend, sont relatives au fait qu'il ne « facilite » pas la liaison du sujet précoce et de l'objet, voire se montre cruellement présent/absent (« supplice de Tantale », 1989, p. 209), la chaîne du processus émotionnel est, dès lors invalidée dans sa fabrique à images ; sans ces images composées d'une sensorialité rassemblée et indexée de cognition, les réactions en réflexes, la douleur, les pulsions, voire les hallucinations (retour dans l'actuel d'une perception sensorielle) occupent le devant de la scène. Ainsi en va-t-il pour ce patient diagnostiqué schizophrène qui, lors d'un entretien, se voit dans la contrainte de se dégager de mon regard, pris d'une hallucination visuelle, l'image de mon œil « enregistrée » interférant dans le déroulement de l'entretien. Il s'excuse à plusieurs reprises d'avoir à détourner son regard de mon visage, me disant que ce n'est nullement de sa part la marque d'un non-respect. Le mur lui servant alors comme d'un écran protecteur entre lui et moi, un écran sur lequel, se projette l'hallucination de mon œil, un écran qui lui permet de poursuivre l'entretien. Il est ainsi dégagé de l'impact du visuel et en appui sur le canal auditif, il peut poursuivre nos entretiens hebdomadaires qu'il a beaucoup investis. L'un de mes propos, que nous discuterons dans la séance après que j'aie perçu son malaise, avait soulevé une angoisse massive générant cette intrusion hallucinatoire intempestive.

En matière de psychose, les systèmes émotionnels débordés par la perception de sensations d'une intensité extrême sont invalidés dans leur travail d'analyse et de synthèse débouchant sur la construction des représentations de choses. Dans cette situation, la chose peut être réduite à un seul de ses éléments sensoriels, et représentée en l'état, ou encore la perception est frappée de déni. (Mahler, 1968, p. 96). En matière de psychosomatique, l'action défensive invoquée est celle de la répression émotionnelle. Selon une hypothèse de S. Carton, ce mécanisme interviendrait sur les motions pulsionnelles et émotionnelles, c'est-à-dire sur le « facteur quantitatif aspirant à la décharge », avec comme effet d'empêcher la constitution d'un affect. Une autre idée complémentaire : la répression émotionnelle occasionnerait « un reflux de l'affect vers la sensation » et donc une « déqualification de l'affect » afin d'éviter la projection de l'affect dans l'objet (Carton, 2011, pp. 38–39). Parmi d'autres idées, S. Carton évoque celle de C. Dejours

concernant les rapports entre corps biologique et corps érotique : le processus de somatisation est envisagé sous l'angle de « l'action du couple répression-refoulement ». « La répression serait le versant plus biologique (agissant aux sources mêmes de la pulsion) et l'inhibition le versant plus psychique. Pour rendre compte de l'état du corps et des mouvements pulsionnels (non reliés à la sexualité psychique), le sujet va chercher à l'extérieur une "nourriture perceptuelle adéquate" qui le calme. » (Carton, 2011, p. 39), l'excitation étant au centre de ces situations. Le recours à la sensation permet au sujet d'échapper au débordement pulsionnel/émotionnel et à la désorganisation narcissique, le coût en est une régression du processus émotionnel dans sa capacité à produire des représentations.

Une correspondance avec la psychanalyse. Le « sentiment d'émotion » relève, rappelons-le, du « non conscient » (Damasio, 1999, p. 53) que j'ai associé à l'inconscient clivé, selon la proposition de Freud relative à l'existence d'un « troisième inconscient » propre à la partie inconsciente du moi, « un Ics non refoulé »², non accessible à la conscience (1923, p. 229). Ce moi inconscient étant au faîte de l'organisation des données sensorielles en provenance de la perception tant externes qu'internes (1932, pp. 101–103). G. Edelman parlerait, ici, des processus cérébraux donnant lieu à la « catégorisation perceptive », elle est le premier travail incombant au cerveau/psyché (Edelman, 2004, p. 180). Une « valeur » est attribuée à la perception, ces valeurs s'inscrivent dans une « mémoire de valeur-catégorie »³. L'homéostasie, le système émotionnel dans son entier entrent en ligne de compte dans la constitution de la « mémoire de valeur-catégorie » (Edelman, 2004, p. 206).

Sur cette notion de l'existence d' « un inconscient non refoulé » (la « partie inconsciente du moi »), E. Kandel développe son point de vue sur des modalités psychothérapeutiques spécifiques, l'« Ics non refoulé », nommé par lui « inconscient procédural non réprimé », est mobilisable. Certaines psychothérapies devraient être abordées sous l'angle de la « mémoire procédurale », le levier de cette mémoire étant, selon l'auteur, le « préconscient-inconscient » œuvrant au travers de modalités implicites, sans la nécessité d'une prise de conscience consciente. E. Kandel fait appel aux travaux de Sandler, Stern et al., l'axe de travail est le « moment présent » de l'« interaction » entre thérapeute et patient, ce « moment présent » pouvant faire œuvre de « moment de signification » (Kandel, 1998, p. 50 et p. 71) pour le patient sans qu'il y ait recours au passé, celui-ci étant inexploitable du point de vue de réminiscences conscientes. Le « moment présent » comporte une temporalité si fugace soit-elle, de trois à dix secondes et cependant vécue comme « un "maintenant" ininterrompu » ; il « est structuré comme une micro-histoire vécue avec une intrigue minimaliste et une ligne de tension dramatique constituée d'affects de vitalité. » (Stern, 2003, p. 281). Ceux-ci sont le « mieux rendus par des termes dynamiques, kinétiques tels que "surgir", "s'évanouir", "fugace", "explosif", "crescendo", "decrescendo", "éclater", "s'allonger", etc. » (Stern, 1989, p. 78). Il s'agit, selon l'auteur, des probables perceptions du nourrisson dans sa relation à l'environnement ; dans le décours du développement et au sein d'une relation actuelle, ces perceptions peuvent ré-émerger.

Du fait que le « sentiment d'émotion » comporte un début de différenciation entre sujet et objet ainsi que les prémisses de la temporalité primaire (temporalité au présent), on peut le

considérer comme étant une sorte de pont entre l' « état d'émotion » et le « sentiment de sentiment » (la conscience primitive).

À noter qu'A. Damasio situe les « émotions d'arrière-plan » (1999, pp. 73–74) au stade du « sentiment d'émotion », il les associe aux « affects de vitalité » de D. Stern dans la mesure où les perceptions de ces « émotions d'arrière-plan » (« la fatigue, l'énergie, (...), la tension, le relâchement ») sont relatives au « tonus physique général » de l'organisme (Damasio, 1999, p. 364). Elles peuvent tout autant être engendrées par des processus physiologiques, effort physique continu ou par « la rumination de pensée » (Damasio, 1999, p. 73), leur absence comme celle d'émotions de niveau plus élevé est « le signe que d'importants mécanismes de régulation corporelle ont été compromis » (Damasio, 1999, p. 134). Les « émotions d'arrière-plan » ne sont pas forcément perçues de manière consciente, elles peuvent l'être par la mise en œuvre de l'attention de celui qui les éprouve ou par celle d'un observateur qui les met en mots, elles deviennent alors des « sentiments » (Damasio, 1999, p. 72), c'est-à-dire des « sensations d'être » reliées aux conséquences positives ou négatives d'un événement.

Clinique. Les éléments précédents me rappellent plusieurs patients dont le propos est rempli de mots décrivant des états d'être non associés à des souvenirs. Une femme d'une cinquantaine d'années, dont les troubles sont dits bipolaires : « Un coup je suis joyeuse, un coup, je suis triste, non, je ne peux pas m'expliquer, c'est comme ça, je pense que mon esprit est malade ». La difficulté étant que joyeuse, elle s'alcoolise, et triste, elle tente de se suicider. Ses parents étaient alcooliques, le père frappait son épouse dans des crises de rage qui les terrifiaient, enfants, elle et sa sœur. Un homme, 36 ans, dont la problématique psychosomatique est impressionnante tant il est perdu de divers maux. Il est assailli d'angoisses dans l'incapacité parfois de les surmonter, un « stress » énorme pour lequel il ne peut donner de sens. Lorsque l'angoisse le domine, dit-il, elle crée en lui une « douleur insupportable ». Un jour, il parviendra à associer cet élément, il en est ainsi, notamment lorsqu'il est proche de « groupes euphoriques ». Dans son histoire, une mère alcoolique qui se prostituait pour un peu d'alcool, près du berceau dans lequel, bébé, il se trouvait. « Ce n'est pas un souvenir », me dit-il, « ce sont des « sensations ». Sa mère ayant continué ce genre de pratiques, lorsqu'il était jeune enfant, on peut penser qu'il peut dès lors relier ses sensations à des souvenirs.

Ces deux patients sont demeurés des années sans pouvoir mettre un minimum de récit sur des états émotionnels extrêmes. Dans un premier temps, l'énoncé n'était constitué que d'un dire sur la douleur. Cette absence de réflexivité narratrice me fait penser à un autre patient âgé de 29 ans, il consomme du cannabis et tente de s'accrocher à une vie quelque peu sociale. Il me dit : « Je doute de ce qui viendrait de ma propre initiative ou de ce qui vient de l'extérieur ». Ou encore : « Quand je pense, j'ai l'impression de quelque chose de factice. » Il tente de décrire son malaise lorsqu'il est en relation avec autrui. Il est assailli de sensations, (c'est de la « douleur »), me dit-il, à ne pas savoir si les expériences qu'il vit sont réelles, ainsi qu'il ne sait pas si ce qu'il pense vient de lui. Ces autres propos : « la présence des autres me déränge, me perturbe... un malaise physique. C'est comme si j'assistais à quelque chose que je n'arrive pas à changer... un décalage entre ce que je perçois et ce que je ressens ». Cette présence occasionne en lui beaucoup de confusion, il cherche à s'en défaire soit par l'usage de drogues, soit, c'est plus rare, par des comportements violents. À entendre dans ces propos, une personne qui peine à se sentir sujet, dans une grande difficulté à différencier ce qui vient de lui et ce qui vient de l'environnement ; les expériences accomplies butent sur leur intégration, leur subjectivation, dès lors sensation et douleur sont au premier plan. A. Damasio parlerait d'une absence

² Les autres catégories de l'inconscient étant l'inconscient refoulé et le préconscient.

³ De manière processuelle, « Les interactions réentrantes de la mémoire de valeur-catégorie avec les systèmes de catégorisation perceptive donnent lieu à la conscience primaire. » (Edelman, 2004, p. 193). La « conscience primaire » est le quasi équivalent de la « conscience-noyau » d'A. Damasio située avec l'émergence du « sentiment de sentiment ». Il en est question infra.

d'« agentivité », celle-ci advient avec le « sentiment de sentiment » corrélatif de la « conscience-noyau ».

Le « sentiment de sentiment »

La troisième étape est l'avènement de la « conscience-noyau » à laquelle est lié le « sentiment de sentiment ». Il s'agit d'une conscience non encore consciente, caractérisée par la temporalité primaire, uniquement au présent, le passé étant réactualisé au travers du phénomène perceptivo-sensori-moteur du moment présent. C'est par la production de cette conscience primitive que le « sens de l'agentivité » advient, par lui, le sujet possède le sentiment que les images produites par sa psyché sont bien à lui (Damasio, 1999, p. 237).

À la différence du « sentiment d'émotion » relevant du non conscient (du clivé), le « sentiment de sentiment » pourrait correspondre à l'ordre des représentations refoulées. J'ai proposé d'établir une correspondance entre le « sentiment de sentiment » et l'« affect » psychanalytique, tel qu'il est explicité par A. Green (Infurchia, 2014, p. 122).

Discussion psychanalyse/neurosciences

A. Green écrit que l'affect peut être distribué en deux catégories : l'une lui confère la valeur de signal, il est alors intégré dans la chaîne des représentations, l'autre le situe comme facteur possible de désorganisation traumatique. Cette distinction dans les modes de répercussion de l'affect correspond aux deux formes de l'angoisse élaborées par Freud, l'« angoisse-signal » et l'« angoisse-débordement » (Green, 1995, p. 92). Le premier aspect est organisateur de l'être, l'affect comporte récit et sens, alors que l'autre met en péril l'organisation somatique et narcissique. La valeur narrative conférée par A. Green à l'affect à tant que processus abouti est un élément qui caractérise le « sentiment de sentiment » d'A. Damasio. Dans ce registre, les images formées comportent un degré suffisant de sens. Le « proto-Soi » (« état d'émotion et sentiment d'émotion ») est désormais un « soi » dans le « savoir » qu'il est éprouvé par une émotion ressentie, et dont il « connaît » la cause.

Au stade de la « conscience-noyau », l'émotion est un récit « non verbal » en images, une scène sur laquelle se produisent, en relation, deux protagonistes différenciés. La nature de cette relation est revêtue d'une émotion qualifiée, c'est-à-dire, un affect ou encore un « sentiment de sentiment », une représentation qui relève d'une « carte neuronale de second ordre » (Damasio, 1999, pp. 230–236). Les théories d'A. Damasio sont insistantes : toute rencontre avec l'objet provoque une « réaction émotionnelle » « obligée » chez le sujet (corps/cerveau) par l'incidence des phénomènes homéostatiques (Damasio, 1999, p. 439). Dans le lexique d'A. Damasio l'« objet » est « émotionnel » et « causal » ; sa caractéristique est d'être un « objet à connaître » car nous sommes « voués à connaître » du fait même des systèmes représentatifs de la « conscience-noyau » (Damasio, 1999, pp. 355–357). En tant que le « récit non verbal » raconte « ce qui arrive » à l'organisme dans une séquence spatio-temporelle (Damasio, 1999, pp. 244–245), il est fondamental pour la construction des processus de pensée et de manière corrélatrice pour la production des souvenirs de la « conscience-étendue », lorsque les régions cérébrales nécessaires à cette production seront arrivées à maturité (cortex préfrontal, hippocampe).

L'« organisme » s'étant développé jusqu'à la « conscience-noyau » prend valeur d'un « méta-moi » (Damasio, 1999, pp. 304–305), la source du futur « je » ou « moi » (Damasio, 1999, p. 241) de la « conscience-étendue ». Un équivalent de la « conscience-noyau » figure dans les théories de G. Edelman sous le concept de « conscience primaire ». À ce stade de développement, cet auteur

fait état de la naissance du « soi », un « embryon » moi/non-moi : « un modèle de l'interaction moi/non-moi émerge avant que n'apparaisse un vrai langage parlé » (1992, p. 193).

Le « secret de fabrication » de la « conscience-noyau » pourrait résider dans « le déroulement d'une relation entre n'importe quel objet et l'organisme » et se faire « sentiment de sentiment » (Damasio, 1999, p. 398). Ou encore, cette dernière étape est « un état de sentiment rendu conscient, c'est-à-dire dont l'organisme qui a simultanément émotion et sentiment prend connaissance. » (Damasio, 1999, p. 53) Il s'agit du « sentiment de sentiment », celui-ci est désormais empreint de savoir. Ne parle-t-on pas de l'inconscient refoulé comme relevant d'un savoir inconscient ? L'expression « sentiment de sentiment » fait penser à celle de D. W. Winnicott, le « sentiment d'existence », c'est-à-dire le narcissisme dont la continuité est assurée par les soins d'une mère suffisamment attentionnée aux besoins psychoaffectifs de son enfant. D.W. Winnicott écrit, si la « préoccupation maternelle primaire » vient à manquer, l'enfant est dans le risque de la psychose et ce risque comporte pour lui « une menace d'annihilation du self » (Winnicott, 1956, p. 172), il est menacé dans sa capacité de « vivre en propre des sensations particulières à cette période primitive de sa vie. » (Winnicott, 1956). On pense au déni de perception dont parle M. Malher.

Le « récit non verbal » comporte une réflexivité primaire : « Oui, c'est bien moi, en train de voir, d'entendre ou de toucher » (Damasio, 1999, p. 224). Il y a idée d'une « auto-information » et d'une « appropriation subjective », des éléments théorisés par R. Roussillon, l'appareil psychique est un « appareil auto » (1995, pp. 1470–1479). La psyché a besoin de s'auto-informer sur la manière dont elle est affectée par la pulsion, la psyché se réfléchit elle-même, ce processus passe par la perception nécessaire « pour toute prise de conscience et tout travail de subjectivation » (Roussillon, 1995, p. 1472).

Les émotions, qu'elles soient d'« arrière-plan » (tension, calme, etc.), « primaires » (bonheur, tristesse, peur, colère, surprise, dégoût) ou secondaires (honte, jalousie, culpabilité, mépris) ont besoin de la « conscience-noyau » pour se faire connaître en tant que sentiments (Damasio, 1999, pp. 93–96). Selon J. LeDoux, P. Ekman dans la lignée de Darwin, détermine les six « émotions primaires », elles sont innées, traduites par des « expressions universelles (...) (des) mouvements musculaires de la face dans toutes les cultures » (2005, pp. 108–113 et p. 116). Elles apparaissent très tôt dans le développement, pendant les six premiers mois de l'existence (Carton, 2006, p. 130). Une concordance entre diverses études en provenance des post-piagétiens (Lecuyer, 2001), mais aussi Spitz (1968), Gergely, Koos, Watson (2002), Rochat (2003), Marcelli (1986), laisserait à penser que l'émergence de la « conscience-noyau » se situerait entre 2 et 3 mois.

Pour les émotions secondaires ou sociales, A. Damasio écrit : « les nouveau-nés n'ont pas honte ni ne se sentent coupables, alors que les enfants de deux ans, si » (1999, p. 431). Le sentiment de ces émotions proviendrait du développement et de la culture sur des dispositifs préprogrammés (Damasio, 1999, p. 79). L'auteur suggère un système d'emboîtement, les émotions primaires étant des composants des émotions secondaires. Est donné l'exemple du mépris dont l'expression du visage traduit le dégoût ; le dégoût étant le produit d'une évolution de l'espèce, « le rejet automatique et avantageux de nourritures potentiellement toxiques » (2003, p. 50).

Pour J. LeDoux, les maladies mentales relèvent d'émotions pathologiques, les « troubles de l'anxiété », elles émanent d'« un conditionnement de la peur assuré par l'amygdale » (Ledoux, 2005, p. 231). L'auteur effectue cependant une distinction, les troubles névrotiques et psychotiques ne peuvent être traités de manière équivalente (Ledoux, 2005, p. 224). Pour D. Widlöcher l'anxiété peut être décrite comme l'échec de l'adaptation émotionnelle, autrement

dit, un plan d'action est interrompu, et un autre ne peut pas se mettre en place » (Widlöcher, 1999, p. 195). Cette situation adviendrait par l'échec du temps premier qui consiste à mettre du sens sur l'évènement en cours, dès lors, le sujet est privé d'une réorganisation pragmatique ; dans les cas extrêmes, des vécus de dépersonnalisation peuvent apparaître (Widlöcher, 1999, pp. 196–197).

Que retenir de cette confrontation pluridisciplinaire ? L'émotion que l'on peut concevoir, à l'instar de la pulsion, comme un concept limite entre soma et psyché, peut être vouée à différents destins. Au principe de l'homéostasie, elle provoque une réorganisation neurobiologique à des fins d'équilibre à trouver entre plaisir et déplaisir. Le processus émotionnel se déploie du corps vers la psyché dans les conditions de l'émotion neurobiologique (« état d'émotion ») qui trouve à être re-représentée au plan mental (« sentiment d'émotion ») par le retour au cerveau des signaux corporels ; ensuite, la construction de la narrativité à l'âge précoce, sous réserve de l'existence d'un « environnement facilitateur », permet que l'émotion mentalisée, s'inscrive dans l'histoire du sujet au plan symbolique, (« sentiment de sentiment »). L'émotion dans les théories de Damasio apparaît comme étant le noyau de l'affect ; l'affect avec sa composante narrative est vecteur de la construction spatio-temporelle. La clinique montre que toutes les expériences précoces (« états d'émotion ») ne deviennent pas des objets mentalisés (« sentiment d'émotion ») susceptibles d'être repris dans un travail de symbolisation primaire (« sentiment de sentiment »). Ces éléments font supposer que dans les circonstances d'un traumatisme survenu à l'âge précoce, les processus émotionnels se trouvent invalidés, demeurent en stase et font le lit, dans l'évolution du sujet, de troubles plus ou moins délétères. Dès lors, l'émotion peut se figurer comme en germes, sous forme par exemple de manifestations végétatives, non nécessairement perceptibles, ou de réflexes à traduire comme l'ébauche de comportements, ou encore sous forme d'invasion hallucinatoire. Est perçue l'idée générale que le non-aboutissement du processus émotionnel peut engendrer des troubles somatiques et/ou psychiques. A. Damasio, J. LeDoux situent la psychopathologie du côté d'un dysfonctionnement émotionnel. Le propos de D. Widlöcher va également dans ce sens.

De façon innée, les processus cérébraux sont voués à la représentation symbolique, (« voués à connaître »), dans les conditions d'un environnement qui en soutiennent le déploiement. L'émergence de la conscience, phénomène abouti du processus émotionnel est également, pour A. Damasio, une condition d'adaptation et de survie. Ce qui lie le corps à la psyché est l'affect, mais on peut dire qu'il n'y a pas de véritable affect sans émotion qui n'ait été appropriée et intégrée par le sujet.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- Bion, W. R. (1962/1991). *Aux sources de l'expérience*. Paris: PUF.
- Carton, S. (2006). La répression émotionnelle et son rôle en psychopathologie. *Psychologie française*, 51, 123–139.
- Carton, S. (2011). Silence des émotions, silence des affects dans les dépressions. In S. Carton, C. Chabert, & M. Corcos (Eds.), *Le silence des émotions : clinique psychanalytique des états vides d'affects* (pp. 9–76). Paris: Dunod.
- Damasio, A. (1994/1995). *L'erreur de Descartes*. Paris: Éditions Odile Jacob.
- Damasio, A. (1999/2002). *Le sentiment même de soi*. Paris: Éditions Odile Jacob.
- Damasio, A. (2003). *Spinoza avait raison, joie et tristesse, le cerveau des émotions*. Paris: Éditions Odile Jacob.
- Despinoy, M., & Pinol-Douriez, M. (2002). Sensations et perceptions dans la clinique psychanalytique. In *Clinique psychanalytique de la sensorialité* (pp. 5–26). Paris: Dunod.
- Edelman, G. M. (1992/2000). *Biologie de la conscience*. Paris: Éditions Odile Jacob.
- Edelman, G. M. (2004). *Plus vaste que le ciel*. Paris: Éditions Odile Jacob.
- Freud, S. (1895/1992). Obsessions et phobies. In *Névrose, psychose et perversion*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1915/1968). L'inconscient. In *Métapsychologie*. Paris: Gallimard.
- Freud, S. (1916/1969). L'angoisse. In *L'introduction à la psychanalyse*. Paris: Petite Bibliothèque Payot.
- Freud, S. (1923/1987). Le moi et le ça. In *Essais de psychanalyse*. Paris: Prismes Payot.
- Freud, S. (1932/1981). Les diverses instances de la personnalité psychique. In *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. Paris: Gallimard, Idées/Gallimard.
- Gergely, G., Koos, O., & Watson, J. S. (2002). Perception causale et rôle des comportements imitatifs des parents dans le développement socio-émotionnel précoce. In J. Nadel & J. Decety (Eds.), *Imiter pour découvrir l'humain* (pp. 59–81). Paris: Presses Universitaires de France.
- Green, A. (1995). *Propédeutique. La métapsychologie revisitée*. Seyssel: Édition Champ Vallon, Collection L'or d'Atalante.
- Green, A. (1999). Sur la discrimination et l'indiscrimination affect-représentation. *Revue Française de Psychanalyse*, LXIII(1), 217–271.
- Golse, B. (2002). Des émotions à la lutte contre les émotions : souffrance et psychopathologie périnatale. In *Vie émotionnelle et souffrance du bébé* (pp. 23–34). Paris: Dunod.
- Infurchia, C. (2014). *La mémoire entre neurosciences et psychanalyse, au cœur du souvenir*. Toulouse: Éditions Erès col La vie de l'enfant.
- Kandel, E. R. (1998). La biologie et le futur de la psychanalyse : un nouveau cadre conceptuel de travail pour une psychiatrie revisitée. *L'évolution psychiatrique*, 67(1), 40–82.
- Lecuyer, R. (2001). Rien n'est jamais acquis. Ou de la permanence de l'objet. De polémiques. *Enfance*, 53(1), 35–65.
- Ledoux, J. (2005). *Le cerveau des émotions*. Paris: Éditions Odile Jacob.
- Mahler, M. (1968/1973). *Psychose infantile*. Paris: Éditions Petite Bibliothèque Payot.
- Marcelli, D. (1986). L'absence dans les relations d'objet précoce. In *Position autistique et naissance de la psyché*. Paris: PUF, Monographie de la psychiatrie de l'enfant.
- Rochat, P. (2003). Conscience de soi et des autres au début de la vie. In *Enfance* (55, pp. 39–47). Paris: PUF.
- Roussillon, R. (1995). La métapsychologie des processus et la transitionnalité. *Revue Française de Psychanalyse*, 5, 1375–1519.
- Roussillon, R. (2007). La représentance et l'actualisation pulsionnelle. *Revue française de psychanalyse*, 71(2), 359–367.
- Spitz, R. (1968/1976). *De la naissance à la parole, la première année de la vie*. Paris: PUF.
- Stern, D. (1989/1999). *Le monde interpersonnel du nourrisson*. Paris: PUF, Le fil rouge.
- Stern, D. (2003). *Le moment présent en psychothérapie*. Paris: Éditions Odile Jacob.
- Widlöcher, D. (1999). Neurobiologie, cognitivisme et psychanalyse. In F. J. Cohen-Solal & B. Golse (Eds.), *Au début de la vie psychique, le développement du petit enfant* (pp. 189–202). Paris: Éditions Odile Jacob.
- Winnicott, W. R. (1952/1969). Psychose et soins maternels. In *De la pédiatrie à la psychanalyse* (pp. 98–108). Paris: Petite Bibliothèque Payot.
- Winnicott, D. W. (1956). La préoccupation maternelle primaire. In *De la pédiatrie à la psychanalyse* (pp. 168–174). Paris: Petite Bibliothèque Payot.
- Winnicott, W. R. (1989/2000). La crainte de l'effondrement. In *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* (pp. 205–216). Paris: Éditions Gallimard.